

17.2. Le piège -ou facilité et épuisement

Note 99 (23 septembre) J'ai dû me contraindre hier soir de couper court, histoire de ne pas continuer sur ma lancée jusqu'à des deux, trois, heures du matin et d'être repris dans un engrenage que je ne connais que trop bien. Je me sentais frais et dispos, et si j'avais suivi ma pente naturelle, j'aurais même continué jusqu'au petit matin ! Le piège du travail intellectuel - de celui du moins qu'on poursuit avec passion, dans une matière où on finit par se sentir comme le poisson dans l'eau, à la suite d'une longue familiarité - c'est qu'il est si incroyablement **facile**. On tire, on tire, et ça vient toujours, il n'y a qu'à tirer ; c'est à peine que parfois on a le sentiment d'un effort, d'un frottement, signe que ça résiste tant soit peu. . .

Je me rappelle pourtant, du temps de mes jeunes années de mathématicien, d'un sentiment persistant de lourdeur, de pesanteur qu'il fallait surmonter, par un effort obstiné, laissant dans son sillage une sensation de fatigue. Cela correspondait surtout à une période de ma vie où je travaillais avec un outillage insuffisant, voire inadéquat ; ou à celle, ultérieure, quand il m'a fallu acquérir plus ou moins péniblement des outils un peu "tous azimuts", sous la pression d'un milieu (essentiellement, celui du groupe Bourbaki) qui les utilisait couramment, sans que leur raison d'être ne m'apparaisse au fur et à mesure, ni même parfois pendant des années. J'ai eu l'occasion de parler de ces années parfois un peu pénibles (voir "L'étranger bienvenu" s.9, et "cent fers dans le feu, ou : rien ne sert de sécher !", note n° 10), dans la première partie de Récoltes et Semailles. Ça a été surtout la période des années 1945 à 1955, qui coïncide avec ma période d'analyse fonctionnelle. (Il me semble que chez les élèves que j'ai eus ultérieurement, entre 1960 et 1970, cette résistance contre un apprentissage sans motivations suffisantes, où on ingurgite des notions et techniques sur la foi de l'autorité des aînés, a été beaucoup moins forte qu'elle n'a été chez moi - pour tout dire, je n'en ai pas perçu du tout.)

Pour en revenir à mon propos, c'est à partir des années 1955 et suivantes surtout que j'ai eu l'impression souvent de "voler" - de faire les maths en me jouant, sans aucune sensation d'effort - tout comme tels de mes aînés que j'avais tant enviés naguère pour une telle facilité quasi-miraculeuse, qui m'avait semblé bien hors d'atteinte de ma modeste et pesante personne ! Aujourd'hui, il m'apparaît qu'une telle "facilité" n'est pas le privilège de quelque don exceptionnel (comme j'en ai rencontré chez certains, à un moment où un tel "don" semblait entièrement absent chez moi), mais qu'elle apparaît d'elle-même comme le fruit de l'union d'un intérêt passionné pour telle matière (comme la mathématique, disons), et d'une plus ou moins longue familiarité avec celle-ci. Si le "don" intervient bel et bien dans l'apparition d'une telle aisance, c'est sans doute par le biais du facteur temps, plus ou moins long d'une personne à l'autre (et parfois aussi d'une occasion à l'autre chez la même personne, il est vrai. . .), pour en arriver à une aisance parfaite dans le travail sur tel ou tel sujet³(*).

Toujours est-il que plus ça va - avec les années qui passent - plus j'ai cette impression de "facilité" quand je fais des maths - que les choses ne demandent qu'à se révéler à nous, pour peu seulement qu'on prenne la peine de regarder, de les scruter tant soit peu. Ce n'est pas une question de virtuosité technique - il est bien clair que de ce point de vue, je suis en beaucoup moins bonne condition qu'en 1970, quand j'ai "quitté les maths" : depuis j'ai eu l'occasion surtout de désapprendre ce que j'avais appris, "faisant des maths" seulement sporadiquement, dans mon coin, et dans un esprit et sur des thèmes bien différents (à première vue du moins) de ceux d'antan. Je ne veux pas dire non plus qu'il suffirait que je me coltine tel problème célèbre (de Fermat, de Riemann, ou de Poincaré disons), pour me frayer un chemin en droite ligne vers sa solution, en un an ou deux

³(*) Je connais pourtant plusieurs mathématiciens, ayant produit chacun une oeuvre profonde, et qui jamais ne m'ont semblé donner cette impression d'aisance, de "facilité" dont il est question ici - ils semblent aux prises avec une pesanteur omniprésente, qu'ils doivent surmonter avec effort, à chaque pas. Pour une raison ou une autre, le "fruit naturel" dont il vient d'être question, n'a pas "apparu de lui-même" chez ces hommes éminents, comme il était censé le faire. Comme quoi toutes les unions ne portent pas toujours les fruits qu'on pourrait en attendre. . .